

Des Verrières au panorama de Lucerne

Celui qui a longuement contemplé le panorama d'Edouard Castres à Lucerne et qui aujourd'hui se promène dans le vallon des Verrières, est très surpris de constater qu'il s'est presque glissé dans la toile, tant le vallon, dans son général, a peu changé. On arrive même, si l'on regarde la lisière des forêts, à déceler des échancrures qui existaient déjà lors du passage des Bourbakis et furent reportées sur la toile de l'artiste.

C'est donc un rendez-vous vraiment étonnant que l'on prend avec cette vaste région du Jura, vallon, ou même plateau, car l'espace compris entre les deux côtes est relativement large.

Les Verrières, avec Edouard Castres, sont ainsi devenues mythiques. On peut comprendre que c'est cet endroit bien particulier qui aura retenu l'artiste pour représenter l'exode de ces quelque 34 000 soldats de l'Armée de l'Est. Et pourtant il y eut des scènes presque aussi dantesque ou pitoyables, à Ste-Croix, à Vallorbe et à la Vallée de Joux.

Il fallut bien choisir, et puis aussi le vallon des Verrières offrait, par ses dimensions, par son entier dégagement, un terrain qui se prêtait mieux à une reconstitution.

Edouard de Castres a accompli un travail remarquable, impressionnant aussi. Nous sommes, au panorama de Lucerne, devant une vaste fresque de deux dimensions que rehaussent par endroits des trompe l'œil créant une troisième dimension. Le spectacle est saisissant.

On sait que l'association qui gère cette monumentale œuvre d'art est toujours en recherche de liquidité, ne serait-ce que pour entretenir de manière quasi permanente une aussi vaste toile.

Edouard Castres avait été chargé en 1876, soit cinq ans après les événements, de représenter le franchissement de la frontière suisse par l'armée Bourbaki. Le peintre n'était pas un inconnu, mais manquait d'expérience dans le domaine de la peinture panoramique. Et pourtant l'artiste se sentait assez sûr de lui pour mener à bien la tâche que l'on s'apprêtait à lui confier.

Il prit de nombreux croquis sur place pendant l'hiver 1876-1877, d'où l'incroyable réalisme de l'œuvre. S'ensuivit l'étude historique de l'événement, puis bientôt les premières esquisses. Enfin, après un travail de préparation de quatre ans, en 1881, il fallut tout mettre en place dans un vaste atelier pour commencer à réaliser ce qui allait être l'œuvre définitive. Il est évident que Castres ne pouvait travailler seul pour une peinture de 1100 m². Il s'entoura en conséquence d'une pléiade de collaborateurs talentueux, dont Ferdinand Hodler.

On réalisa l'œuvre en cinq mois. Elle fut financée par l'entrepreneur genevois Henneberg qui comptait attirer un large public grâce au côté patriotique et humanitaire de l'œuvre. Le succès ne serait pourtant qu'éphémère, ce qui conduisit au déplacement de la vaste peinture à Lucerne où l'on créa une grande rotonde construite exprès pour elle.

Ce bâtiment sera entièrement remanié au début de ce siècle pour mettre mieux en valeur cette œuvre gigantesque qui témoigne de manière saisissante l'un des événements majeurs de notre histoire suisse du XIXe siècle.

L'état de délabrement des troupes, le fait aussi qu'elles furent réparties sur l'ensemble du territoire suisse frappèrent profondément les imaginations ; cela provoqua un magnifique élan de solidarité dans les villes et villages que traversèrent les soldats français et, plus encore, dans les localités où ils résidèrent en attendant de pouvoir rentrer dans leur pays. Les premiers jours, il s'est agi d'un mouvement spontané, d'innombrables familles n'hésitant pas à partager les réserves de vivres et de fourrage dont elles avaient besoin pour tenir jusqu'à la saison nouvelle. Mais les autorités et la Croix-Rouge suisse – fondée quatre années auparavant – s'engagèrent très activement pour secourir les internés et pour leur apporter les vivres et les soins médicaux dont ils avaient un urgent besoin. L'accueil des « Bourbakis » fut d'ailleurs la première grande action de secours conduite par la Croix-Rouge suisse.



Le vallon des Verrières en 2019, au cœur de l'été.



Edouard Castres et son équipe de peintres sur le chantier du panorama en 1881.



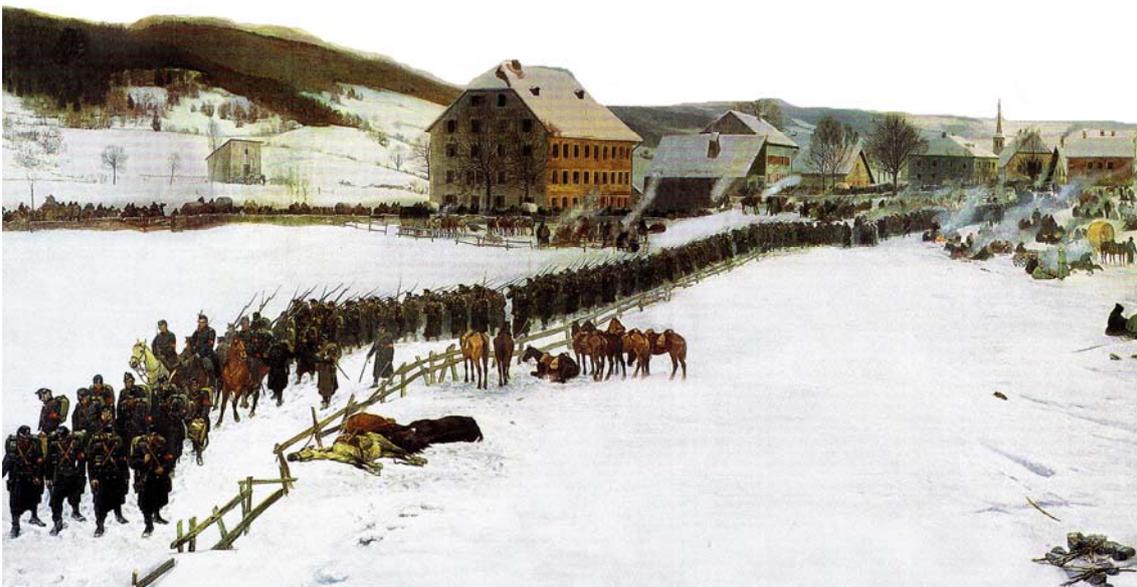
La rencontre entre les états-majors suisses et français constitue en quelque sorte l'apogée du Panorama d'Edouard Castres. Elle a lieu devant l'Hôtel Fédéral et devant la douane suisse ; à gauche, le général Herzog, commandant en chef de l'armée suisse, à droite le général Justin Clinchant. Cette rencontre et l'échange de poignées de main scellent définitivement l'accord conclu le 1^{er} février, Pour 87 000 soldats souffrants et dans le besoin, elles matérialisent un sauvetage.



L'infinie cohorte des réfugiés, avec ici au premier plan les fameux zouaves, avec leurs pantalons dont la surface de l'étoffe employée à leur confection permettrait de fabriquer deux pantalons normaux au moins ! On imagine le poids de ceux-ci alors qu'ils étaient détrempés par la pluie ou l'humidité de la neige.



La présence du chemin Auvernier – les Verrières – Pontarlier – permit sans doute d'évacuer les blessés et puis plus tard le matériel. Se voit ici un fourgon de la Croix Rouge dont ce fut l'une des premières interventions d'importance.



Ce furent pour les Verrières, partie française et partie suisse, un événement sans précédent dans leur histoire. Une situation que l'on ne reverrait sans doute jamais. Ces quelques heures où la population avait pu être multipliée par 10 voire plus devait laisser des traces indélébiles dans toutes les mémoires de ceux qui assistèrent à cette formidable retraite.

